

# Comment faire entendre raison à un pouvoir sourd ?

Etienne de La Boétie & ML

1549-2009



Hier soir, je me suis couché plutôt morose et inquiet de la montée des violences policières contre les étudiants, enseignants et chercheurs, jusqu'en notre paisible ville d'Orléans. Je pris *La princesse de Clèves* et me mis à lire. J'en étais au moment où Mme de Clèves rencontre le duc de Nemours à la cour du roi, lorsque j'entendis toquer à la porte. Surpris d'une visite à une heure aussi tardive, j'enfilai rapidement un gilet et descendis ouvrir. Je vis sur le seuil un jeune homme de belle prestance mais accoutré d'étrange façon, avec fraise au cou, veste noire brodée et une sorte de bonnet pansu en feutre noir qui lui couvrait le sommet du crâne. Il se fendit d'un bref salut en inclinant légèrement la tête et me dit, en roulant les "r" de curieuse manière : "Etienne de La Boétie, étudiant en droit à l'université d'Orléans". Je me demandais dans quel amphithéâtre j'avais pu rencontrer ce

jeune homme et comment il avait obtenu mon adresse, mais il coupa court à mes réflexions en ajoutant : "J'ai ouï un grand charivari lors que je me promenais aux alentours de notre bonne cathédrale Sainte-Croix et j'ai cru apercevoir la maréchaussée traîner des escoliers sur le pavé en les assaisonnant de moult coups de bâton. Mon ami Montaigne, si cher à mon coeur, m'a informé qu'il en avait été de même dans sa bonne ville de Bordeaux, ainsi qu'à Lyon, Toulouse, Paris et d'autres villes de notre douce France. Pourriez-vous me conter les raisons de cette effervescence?"

Un peu interloqué par une telle question à pareille heure, je lui répondis que, à ce que j'avais entendu dire, les étudiants et les personnels des établissements d'enseignement et de recherche reprochaient au chef de l'état de vouloir dissoudre les établissements de recherche et mettre les universités sous la coupe de personnages à sa dévotion et que, d'une manière générale, ils l'accusaient de vouloir légiférer sur tout sans y connaître rien et sans tenir compte de l'avis de personne.

- Ah bien, me répondit-il. Et quel est votre sentiment ?

- A ce que j'ai cru comprendre, ces manifestants pensent qu'un président est au service du peuple, et qu'ils ont donc le droit de protester contre des mesures qu'ils estiment néfastes. Or, il semble que les présidents de nos nations occidentales considèrent que leur élection leur octroie peu ou prou un CDD de dictateur, et que le peuple est à leur service et non le contraire : un peuple refuse-t-il une guerre ? On ignore son sentiment et on envoie l'armée tailler en pièces des populations qui ne nous ont fait aucun mal. Un autre rejette-t-il, par référendum, une nouvelle constitution ? On contourne le résultat des urnes en faisant entrer par la fenêtre ce que les électeurs ont refusé de laisser entrer par la porte. Les pouvoirs des présidents augmentent sans cesse et les droits des citoyens diminuent comme peau de chagrin sous le coup de lois liberticides, à l'ombre de menaces forgées de toutes pièces et propagées par les médias. Autrefois, les présidents étaient des citoyens comme les autres, avec des droits et des devoirs ; de nos jours il semble qu'ils veuillent s'accorder tous les droits et abandonner aux citoyens tous les devoirs. En France, des millions de personnes ont manifesté publiquement, depuis plusieurs semaines, contre des décisions qu'ils jugent désastreuses. Le président les a d'abord ignorés, puis les a insultés en les traitant de médiocres, d'archaïques et autres qualificatifs peu amènes ; il leur envoie maintenant la police qui, comme vous avez pu le voir, matraque copieusement certains puis les défère en justice au motif de rébellion, sans doute pour faire des exemples et instiller la peur au plus grand nombre. Je crains qu'il ne s'agisse de la lutte du pot de fer contre le pot de terre, et je ne vois guère comment les manifestants pourraient faire entendre raison à un pouvoir sourd."

Lorsque j'eus terminé, La Boétie me regarda d'un air pensif. Après un moment de silence, il se lança soudain dans une longue tirade, dont je ne me rappelle qu'une partie, et que j'ai essayé de retranscrire ci-dessous le plus fidèlement possible :

- "Ce tyran seul, il n'est pas besoin de le combattre, ni de l'abattre. Il est défait de lui-même, pourvu que le pays ne consente point à sa servitude. Il ne s'agit pas de lui ôter quelque chose, mais de ne rien lui donner. Pas besoin que

le pays se mette en peine de faire rien pour soi, pourvu qu'il ne fasse rien contre soi. Ce sont donc les peuples eux-mêmes qui se laissent, ou plutôt qui se font malmener, puisqu'ils en seraient quittes en cessant de servir. C'est le peuple qui s'asservit et qui se coupe la gorge ; qui, pouvant choisir d'être soumis ou d'être libre, repousse la liberté et prend le joug ; qui consent à son mal [...]

Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps, et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il tous ces yeux qui vous épient, si ce n'est de vous ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne vous les emprunte ?

Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, qui ne soit de vous-mêmes ? Comment oserait-il vous assaillir, s'il n'était d'intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez les receleurs du larron qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et les traîtres de vous-mêmes ? [...] vous nourrissez vos enfants pour qu'il les rende ministres de ses convoitises et exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine afin qu'il puisse se mignarder dans ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez afin qu'il soit plus fort, et qu'il vous tienne plus rudement la bride plus courte. Et de tant d'indignités que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir.

Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre.[...]

Il y a trois sortes de tyrans. Les uns règnent par l'élection du peuple, les autres par la force des armes, les derniers par succession de race. Ceux qui ont acquis le pouvoir par le droit de la guerre s'y comportent — on le sait et le dit fort justement comme en pays conquis. Ceux qui naissent rois, en général, ne sont guère meilleurs. Nés et nourris au sein de la tyrannie, ils suçent avec le lait le naturel du tyran et ils regardent les peuples qui leur sont soumis comme leurs serfs héréditaires. Selon leur penchant dominant—avares ou prodiges—, ils usent du royaume comme de leur héritage. Quant à celui qui tient son pouvoir du peuple, il semble qu'il devrait être plus supportable ; il le serait, je crois, si dès qu'il se voit élevé au-dessus de tous les autres, flatté par je ne sais quoi qu'on appelle grandeur, il décidait de n'en plus bouger. Il considère presque toujours la puissance que le peuple lui a léguée comme devant être transmise à ses enfants. Or dès que ceux-ci ont adopté cette opinion, il est étrange de voir combien ils surpassent en toutes sortes de vices, et même en cruautés, tous les autres tyrans. Ils ne trouvent pas meilleur moyen pour assurer leur nouvelle tyrannie que de renforcer la servitude et d'écarter si bien les idées de liberté de l'esprit de leurs sujets que, pour récent qu'en soit le souvenir, il s'efface bientôt de leur mémoire. Pour dire vrai, je vois bien entre ces tyrans quelques différences, mais de choix, je n'en vois pas : car s'ils arrivent au trône par des moyens divers, leur manière de régner est toujours à peu près la même. Ceux qui sont élus par le peuple le traitent comme un taureau à dompter, les conquérants comme leur proie, les

successeurs comme un troupeau d'esclaves qui leur appartient par nature.

[...] pour que les hommes, tant qu'ils sont des hommes, se laissent assujettir, il faut de deux choses l'une : ou qu'ils y soient contraints, ou qu'ils soient trompés. Contraints par les armes étrangères comme le furent Sparte et Athènes par celles d'Alexandre, ou trompés par les factions comme le fut le gouvernement d'Athènes, tombé auparavant aux mains de Pisistrate. Ils perdent souvent leur liberté en étant trompés, mais sont moins souvent séduits par autrui qu'ils ne se trompent eux-mêmes. Ainsi le peuple de Syracuse, capitale de la Sicile, pressé par les guerres, ne songeant qu'au danger du moment, élit Denys Premier et lui donna le commandement de l'armée. Il ne prit garde qu'il l'avait fait aussi puissant que lorsque ce malin, rentrant victorieux comme s'il eût vaincu ses concitoyens plutôt que ses ennemis, se fit d'abord capitaine, puis roi, et de roi tyran.[...]

J'en arrive maintenant à un point qui est, selon moi, le ressort et le secret de la domination, le soutien et le fondement de toute tyrannie. Celui qui penserait que les haliebardes, les gardes et le guet garantissent les tyrans, se tromperait fort. Ils s'en servent, je crois, par forme et pour épouvantail, plus qu'ils ne s'y fient. Les archers barrent l'entrée des palais aux malhabiles qui n'ont aucun moyen de nuire, non aux audacieux bien armés. On voit aisément que, parmi les empereurs romains, moins nombreux sont ceux qui échappèrent au danger grâce au secours de leurs archers qu'il n'y en eut de tués par ces archers mêmes. Ce ne sont pas les bandes de gens à cheval, les compagnies de fantassins, ce ne sont pas les armes qui défendent un tyran, mais toujours (on aura peine à le croire d'abord, quoique ce soit l'exacte vérité) quatre ou cinq hommes qui le soutiennent et qui lui soumettent tout le pays. Il en a toujours été ainsi : cinq ou six ont eu l'oreille du tyran et s'en sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ils ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés et les bénéficiaires de ses rapines. Ces six dressent si bien leur chef qu'il en devient méchant envers la société, non seulement de sa propre méchanceté mais encore des leurs. Ces six en ont sous eux six cents, qu'ils corrompent autant qu'ils ont corrompu le tyran. Ces six cents en tiennent sous leur dépendance six mille, qu'ils élèvent en dignité. Ils leur font donner le gouvernement des provinces ou le maniement des deniers afin de les tenir par leur avidité ou par leur cruauté, afin qu'ils les exercent à point nommé et fassent d'ailleurs tant de mal qu'ils ne puissent se maintenir que sous leur ombre, qu'ils ne puissent s'exempter des lois et des peines que grâce à leur protection. Grande est la série de ceux qui les suivent. Et qui voudra en dévider le fil verra que, non pas six mille, mais cent mille et des millions tiennent au tyran par cette chaîne ininterrompue qui les soude et les attache à lui, comme Homère le fait dire à Jupiter qui se targue, en tirant une telle chaîne, d'amener à lui tous les dieux. De là venait l'accroissement du pouvoir du Sénat sous Jules César, l'établissement de nouvelles fonctions, l'institution de nouveaux offices, non certes pour réorganiser la justice, mais pour donner de nouveaux soutiens à la tyrannie. [...] dès qu'un roi s'est déclaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, je ne dis pas un tas de petits friponneaux et de faquins qui ne peuvent faire ni mal ni bien dans un pays, mais ceux qui sont possédés d'une ambition

ardente et d'une avidité notable se groupent autour de lui et le soutiennent pour avoir part au butin et pour être, sous le grand tyran, autant de petits tyranneaux. [...] C'est ainsi que le tyran asservit les sujets les uns par les autres. Il est gardé par ceux dont il devrait se garder, s'ils valaient quelque chose. Mais on l'a fort bien dit : pour fendre le bois, on se fait des coins du bois même ; tels sont ses archers, ses gardes, ses hallebardiers. Non que ceux-ci n'en souffrent souvent eux-mêmes ; mais ces misérables abandonnés de Dieu et des hommes se contentent d'endurer le mal et d'en faire, non à celui qui leur en fait, mais bien à ceux qui, comme eux, l'endurent et n'y peuvent mais. Quand je pense à ces gens qui flattent le tyran pour exploiter sa tyrannie et la servitude du peuple, je suis presque aussi souvent ébahi de leur méchanceté qu'apitoyé de leur sottise. [...] Il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il ordonne, mais aussi qu'ils pensent ce qu'il veut et souvent même, pour le satisfaire, qu'ils préviennent ses propres désirs. Ce n'est pas le tout de lui obéir, il faut encore lui complaire ; il faut qu'ils se rompent, se tourmentent, se tuent à traiter ses affaires, et puisqu'ils ne se plaisent qu'à son plaisir, qu'ils sacrifient leur goût au sien, qu'ils forcent leur tempérament et dépouillent leur naturel. Il faut qu'ils soient attentifs à ses paroles, à sa voix, à ses regards, à ses gestes : que leurs yeux, leurs pieds, leurs mains soient continuellement occupés à épier ses volontés et à deviner ses pensées. Est-ce là vivre heureux ? Est-ce même vivre ? Est-il rien au monde de plus insupportable que cet état, je ne dis pas pour tout homme de coeur, mais encore pour celui qui n'a que le simple bon sens, ou même figure d'homme ? Quelle condition est plus misérable que celle de vivre ainsi, n'ayant rien à soi et tenant d'un autre son aise, sa liberté, son corps et sa vie ? Mais ils veulent servir pour amasser des biens : comme s'ils pouvaient rien gagner qui fût à eux, puisqu'ils ne peuvent même pas dire qu'ils sont à eux-mêmes. Et comme si quelqu'un pouvait avoir quelque chose à soi sous un tyran, ils veulent se rendre possesseurs de biens, oubliant que ce sont eux qui lui donnent la force de ravir tout à tous[...]

Certainement le tyran n'aime jamais, et n'est jamais aimé. L'amitié est un nom sacré, une chose sainte. Elle n'existe qu'entre gens de bien. Elle naît d'une mutuelle estime et s'entretient moins par les bienfaits que par l'honnêteté. Ce qui rend un ami sûr de l'autre, c'est la connaissance de son intégrité. Il en a pour garants son bon naturel, sa fidélité, sa constance. Il ne peut y avoir d'amitié là où se trouvent la cruauté, la déloyauté, l'injustice. Entre méchants, lorsqu'ils s'assemblent, c'est un complot et non une société. Ils ne s'aiment pas mais se craignent. Ils ne sont pas amis, mais complices.

Mais les favoris d'un tyran ne peuvent jamais compter sur lui parce qu'ils lui ont eux-mêmes appris qu'il peut tout, qu'aucun droit ni devoir ne l'oblige, qu'il est habitué à n'avoir pour raison que sa volonté, qu'il n'a pas d'égal et qu'il est le maître de tous. N'est-il pas déplorable que, malgré tant d'exemples éclatants, sachant le danger si présent, personne ne veuille tirer leçon des misères d'autrui et que tant de gens s'approchent encore si volontiers des tyrans ? Qu'il ne s'en trouve pas un pour avoir la prudence et le courage de leur dire, comme le renard de la fable au lion qui faisait le malade : « J'irais volontiers te rendre visite dans ta tanière ; mais je vois assez de traces de bêtes qui y entrent ; quant à celles qui

en sortent, je n'en vois aucune. »”

Harold en Italie, de Berlioz, interrompit brutalement mon interlocuteur et me réveilla en sursaut. Sans prendre le temps d'avaler mon café, je me précipitai sur mon ordinateur pour consigner par écrit ce que je me rappelais encore de ces réflexions profondes, afin de vous les livrer. Si j'ai bien compris, La Boétie nous dit qu'il est vain de discuter avec les ministres parce que ce sont ces “petits tyranneaux” qui mettent dans la tête du tyran “qu'il peut tout, qu'aucun droit ni devoir ne l'oblige, qu'il n'a pas d'égal et qu'il est le maître de tous”. Il n'y en a pas un qui aura le courage de négocier, parce que leur place ne tient qu'à leur intransigeance. Il nous conseille plutôt de refuser de collaborer à notre oppression en grippant la machine et en mettant des grains de sable dans ses rouages.

J'aurais aimé lui énumérer toutes les actions qui ont déjà été entreprises en ce sens. Je le ferai s'il revient me rendre visite une prochaine nuit.

PS : Le texte complet d'Etienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, est disponible à l'adresse

[http://classiques.uqac.ca/classiques/la\\_boetie\\_etienne\\_de/discours\\_de\\_la\\_servitude/discours\\_servitude.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/la_boetie_etienne_de/discours_de_la_servitude/discours_servitude.html)